

Bonjour tristesse *Sue perdue dans Manhattan*

Jean Beaulieu

Volume 18, Number 4, Summer 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33596ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, J. (2000). Review of [Bonjour tristesse / *Sue perdue dans Manhattan*]. *Ciné-Bulles*, 18(4), 38–39.

Bonjour tristesse

PAR JEAN BEAULIEU

Quelque part dans Manhattan, une femme sera trouvée morte, probablement de froid, sur un banc de parc. Cette découverte ne sera même pas rapportée dans quelque tabloïd new-yorkais. Peu de gens auront remarqué sa disparition. Presque personne ne saura qu'elle a travaillé une douzaine d'années dans un cabinet d'avocats, après avoir entrepris une carrière de danseuse et de mannequin. Qu'elle communiquait avec le sexe là où la parole ne donnait aucun résultat, se donnant volontiers à des hommes, plus par hygiène que par besoin de fric, surtout s'ils étaient gentils avec elle. Que sa mère, à qui elle téléphonait régulièrement, ne la reconnaissait plus à cause de la maladie d'Alzheimer. Qu'elle avait montré par pure bonté ses seins à un vieil homme qui le lui avait demandé. Qu'elle refusait de s'engager dans une relation sérieuse avec un journaliste divorcé, car elle avait trop peur d'avoir mal de n'être qu'un heureux accident dans sa vie... Non, personne n'aurait pu deviner toute la détresse que colportait courageusement cette célibataire près de la quarantaine, à la fois jolie et misérable. Sauf les fortunés spectateurs du film d'Amos Kollek, **Sue perdue dans Manhattan**.

En fait, il y a dans l'histoire tragique et profondément triste de Sue un réel plaisir de cinéma, de plus en plus rare à trouver de nos jours avec tous ces films à recette(s). Le plaisir d'avoir le sentiment qu'il existe vraiment une vision derrière la caméra, que des êtres de chair et de sang habitent l'écran, qu'on s'abstient de souffler les répliques pour dire au spectateur à quel moment il doit rire ou pleurer, et que le film avance un peu à tâtons, au gré des pérégrinations de son héroïne, comme dans la vie...

Le film s'ouvre sur un générique aux lettres blanches sur fond noir accompagné d'une musique de jazz, suivi de quelques scènes croquées dans les rues de Manhattan... on croirait posées là les prémisses d'un film de Woody Allen. Or, si parenté il y a, il conviendrait plutôt de la chercher du côté de Chaplin, un «Charlot» féminin ou une petite cousine de



Sue perdue dans Manhattan

Gelsomina (dans **la Strada** de Fellini) dotée d'une étonnante liberté sexuelle (puisqu'elle s'offre aux hommes qui lui plaisent, mais jamais si elle s'y sent obligée).

Mais Charlot et Gelsomina appartiennent à un autre monde, un autre siècle. Charlot trouvait toujours un petit boulot pour subsister — Sue aussi, mais elle les perd peu après. Charlot pouvait squatter une baraque près d'un port; Sue doit payer un loyer, puis une chambre d'hôtel minable (sans se résoudre à mendier ou à se prostituer). Malgré tout son génie, Chaplin cultivait une certaine image romantique, voire idyllique, de la misère, de la pauvreté, du chômage. Par ailleurs, dans **Sue**, Amos Kollek nous livre le drame tout cru d'une femme «normale» (sublime Anna Thomson), ni droguée ni alcoolique, mais sans travail et de plus en plus seule et désemparée par l'aliénation des grandes villes, où (sur)vivre devient en soi un boulot à temps plein.

Kollek et Thomson nous démontrent comment le malheur à petites doses finit par creuser ses marques dans le fragile équilibre de l'être qui voit ses ressources diminuer. Cultivée et intelligente, Sue n'arrive pourtant pas à redresser sa situation, frappant aux mauvaises portes et ne pouvant saisir les bouées de sauvetage qui lui sont tendues... Étant elle-même message dans

Sue perdue dans Manhattan

une bouteille. Aussi refuse-t-elle systématiquement toute obole et toute aide d'un entourage plutôt bienveillant à son endroit, y compris l'amour apparemment sincère que lui porte Ben, dont l'emploi de journaliste pigiste le rend souvent absent. C'est d'ailleurs lorsque celui-ci revient d'un voyage d'un mois en Inde qu'elle finit par lui emprunter de l'argent sans oser lui avouer qu'elle est au bord du précipice. Dire qu'il aurait suffi à Sue d'un simple petit coup du sort, et aussi de sa propre volonté de sacrifier un peu d'amour-propre, pour lui redonner confiance.

Et pourtant, elle s'accroche! Si la déchéance où elle sombre n'atteint jamais sa dignité, c'est grâce à celle d'Anna Thomson, mélange de Bette Davis et de Gena Rowlands. Rarement la symbiose entre une actrice et son rôle n'aura été aussi parfaite. Bien que le personnage de Sue ait apparemment été écrit pour elle, Anna Thomson s'en empare comme s'il lui avait toujours appartenu. Il est, en effet, impossible de dissocier Sue de l'actrice qui lui prête son corps, sa voix, ses gestes, son vécu (semble-t-il) et ses émotions. De plus, son visage, relativement neuf au regard du spectateur, confère au film une large part de sa crédibilité... En effet, si elle occupe presque tous les plans du film, les autres personnages, bien habités tout de même, ne font que figure de satellites.

Double révélation, Kollek et Thomson ont, depuis, tourné **Fiona** (1999) et **Fast Food, Fast Women** (à Cannes cette année). Assistons-nous à la naissance d'un nouveau couple de cinéma? D'Amos Kollek, fils d'un ancien maire de Jérusalem, on sait peu de choses, sinon qu'il a tourné sept films plutôt obscurs avant **Sue** (en Israël, son pays natal, et aux États-Unis). Bien qu'il soit impossible pour le moment de comparer cette collaboration au tandem Godard-Karina, une chose demeure certaine: Anna Thomson a tout le profil qui sied à une muse. «Ce n'est pas une femme, c'est une apparition!» dirait Truffaut.

Le film emprunte d'ailleurs sa façon de filmer à la Nouvelle Vague, avec son tournage en extérieurs, au milieu de décors naturels et en son direct, ses tranches de vie dessinées par petites touches, le jeu déthéâtralisé des comédiens, sa musique jazzée... Absolument rien de superflu dans ce film. Souvent, un seul plan suffit à faire comprendre les enjeux et l'issue d'une situation: par exemple, lorsque nous voyons Sue peiner devant son écran d'ordinateur dans

le cadre d'un travail de bureau récemment acquis, nous comprenons qu'elle perdra prochainement cet emploi.

Aux antipodes du navrant **Joyeux Calvaire** de Denys Arcand, voilà une œuvre dont devraient s'inspirer nombre de cinéastes québécois, avec son budget relativement modeste, son sujet «social» simple (comme semblent en chercher nos documentaristes en mal de fiction), son traitement réaliste mais jamais ennuyeux, et le jeu peu appuyé de ses comédiens, qui ne cherchent pas à plaire absolument ou à faire dans l'épate.

Combien de Sue avons-nous côtoyées sans le savoir dans la grande ville, fumant cigarette sur cigarette à la table d'un Dunkin' Donuts, ou assises seules sur un banc de parc, essayant d'engager la conversation pendant que nous sombrons dans l'embarras? Combien de fois nous sommes-nous demandé comment leur histoire les a menées là où elles sont? Ce film nous livre une réponse, tout en nous renvoyant le miroir de notre mauvaise conscience, et Amos Kollek ne fait pas de quartier. On lit, on entend toutes sortes d'histoires sordides sur les sans-abri, les laissés-pour-compte, les clochards ou les chômeurs qui ne parviennent pas à joindre les deux bouts, qui vivent dans la détresse morale et physique la plus misérable. On s'arrête quelques secondes à réfléchir, en frissonnant d'horreur à penser que notre monde puisse un jour s'écrouler sous nos pas, puis nous pensons (ou nous passons) à autre chose. Mais lorsque cette misère, cette détresse a un prénom — même fictif —, le drame nous colle à la peau, le film nous enveloppe en nous donnant l'impression d'avoir perdu un proche. Rarement, sinon jamais, la notice «Toute ressemblance avec des événements réels et avec des personnes vivantes ou ayant vécu n'est que pure coïncidence» n'aura sonné plus faux que pour ce film. ■



Sue perdue dans Manhattan

35 mm / coul. / 90 min / 1997 / fict. / États-Unis

Réal. et scén.: Amos Kollek
Image: Ed Talavera
Mus.: Chico Freeman
Son: Theresa Radka
Mont.: Elizabeth Gazzara
Prod.: Amko productions
Dist.: Films Tonic
Int.: Anna Thomson, Mathew Powers, Tahnee Welch, Tracey Ross

Sue perdue dans Manhattan